

Avec « est-ce qu'il est venu ? » : 1°) oui - non
 2°) *n'est-ce pas ?
 3°) = vraiment ?

Avec « est-il venu ? » : 1°) oui - non
 2°) *n'est-ce pas ?
 3°) ? avec surprise incrédule

EXAMEN DES TROIS CONTOURS

Mardi 7 février 1984

Nous allons essayer de voir pourquoi nous avons une, deux ou trois valeurs selon que l'on a : "Il est venu ?", "Est-ce qu'il est venu ?", ou "Est-il venu ?"

Nous avons un test supplémentaire avec l'insertion de "seulement" en plus du "n'est-ce pas" et autres manipulations signalées au cours précédent. Nous aurons :

Est-il seulement venu ?
 Est-ce qu'il est seulement venu
 mais *il est seulement venu ?

On voit très nettement qu'on a une modulation interrogative sur une séquence à allure assertive avec : "il est venu ?" D'un autre côté "est-il venu ?" n'a manifestement pas l'allure d'une assertion ("allure" au sens de *shape*). "Est-ce ce qu'il est venu ?" est composé de deux morceaux, donc composite ; l'un renvoyant à "il est venu" donc à l'allure assertive ; l'autre, "est-ce que" qui nous entraîne vers l'interrogation.

Autre test : en ajoutant le verbe 'croire', le subjonctif est nécessaire à la forme interrogative et négative :

- Je crois qu'il est venu.
- Crois-tu qu'il soit venu ?
- Je ne crois pas qu'il soit venu.
- * tu crois qu'il soit venu.

☞.☞.☞.☞.☞.

Lorsque nous avons affaire à une assertion nous avons affaire à une valeur et une seule. Lorsque vous assertez, vous vous portez garant, vous prenez en charge une valeur et une seule.

Avec l'interrogation, nous avons un parcours sur des valeurs possibles. Donc il ne faut pas s'être arrêté sur une valeur. Lorsque j'ai quelque chose du genre : "il est venu", cela renvoie à une opération d'assertion par laquelle d'un côté je pose la relation prédicative, et d'un autre côté je dis qu'elle est repérée par un système de coordonnées : (S droit) \Rightarrow Sit 2 qui est le repère de l'événement auquel vous renvoyez par la construction de l'énoncé à partir d'une relation prédicative, Sit₁, repère de locution, et Sit₀ repère origine.

La suite textuelle devient une assertion quand à un moment donné se produit quelque chose comme : "moi qui parle je tiens à dire que je crois que ce que je viens de dire par le biais du texte est vrai". Il faut qu'il y ait identification ; quelqu'un peut dire effectivement : "moi qui suis celui qui dit de moi que c'est moi qui parle". Il faut nécessairement cette instance de locution qui doit nécessairement être ramenée à une **origine**. Cette instance **organise une permanence à travers les différents événements de locution**.

Pour Sit_1 et Sit_0 , dès que vous prononcez un énoncé qui ne renvoie pas à un seul événement, mais à une classe, dès que vous parlez en termes de généralité, il faut quelque part une instance qui vous permet de ramener ces événements de locution singuliers à une instance qui vous permet d'**assumer la généralité** du point de vue cognitif, et ce par une procédure de généralisation.

Pour Sit_2 , vous avez le repère événementiel. Chaque fois vous avez une opération qui va mettre ces repères en rapport avec d'autres. Un cas privilégié est : 'je' où vous décrivez, à propos de vous qui parlez, quelque chose qui vous concerne au moment où vous le dites.

"Il est venu", étant une assertion, revient à la construction d'une relation qui va devenir un énoncé parce qu'elle est mise en relation avec ce système de coordonnées. Auparavant, elle est une représentation. Si vous l'extériorisez, elle devient une **désignation**, exactement comme vous désignez un objet.

Vous allez avoir quelque chose que je représente entre chevrons : <il est venu>. C'est une relation prédicative qui n'est pas assertée, car elle n'est pas repérée par rapport à Sit_2 , Sit_1 , Sit_0 . C'est ce que j'ai appelé **le domaine notionnel de la relation** entre 'lui' et 'être venu' : ça correspond en gros à la construction du domaine avec intérieur et extérieur, et comme nous travaillons à deux valeurs cela correspond à ("lui-être venu, lui-ne pas être venu").

1°) Il est venu ?

Lorsqu'on met : <il est venu> \in Sit_2 (S_2 T_2)

↑
repéré par rapport à

avec Sit_2 on a affaire à une valeur qui me permet d'effectuer tous les calculs par rapport à Sit_1 et Sit_0 - ou bien je n'ai pas de valeur assignée : c'est ce qui se passe lorsque je désigne la relation sans qu'elle soit une assertion : lorsque je dis : "il est venu, il est venu, il n'est pas venu...", je produis presque pour moi-même ces objets que sont ces relations prédicatives qui sont situées naturellement par rapport à moi locuteur, mais non pas en tant que renvoyant à un événement de telle manière que je puisse dire : c'est vrai, c'est faux. A ce moment-là c'est comme si on avait à la place de Sit_2 une parenthèse vide () qui n'a pas de valeur assignée: ça reste en suspens, donc compatible avec une valeur négative ou positive ; et en dehors de ces deux valeurs, elle reste objet de contemplation, de désignation, de méditation. Vous avez là une des sources de la duperie, car vous avez du texte produit, déconnecté de la réalité, avec l'apparence d'un énoncé asserté.

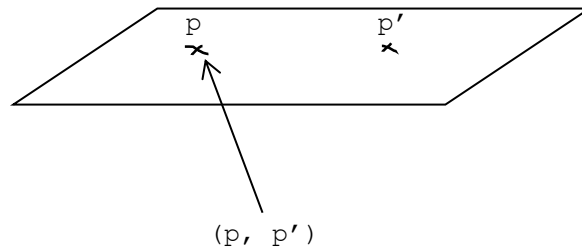
Avec "il est venu ?", nous sommes partis de la suite textuelle considérée soit comme une assertion, soit comme le repré-

sentant d'une relation prédicative qui va fournir une assertion. C'est le marqueur prosodique qui va vous donner la valeur finale. Ça peut fonctionner comme une assertion : "il est venu" et comme : <il est venu> compatible avec <il n'est pas venu>.

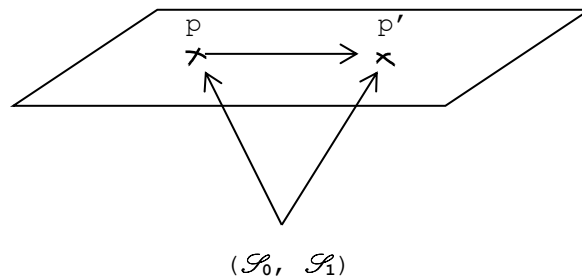
"Il est venu ?" est donc compatible avec tout :

- avec < >
- avec l'interrogation équi-pondérée
- avec le schéma pour lequel on part d'un préconstruit qui est : \mathcal{S}_0 construit : "il est venu" comme représentation de ce qu'il considère comme attendu, normal, souhaitable, et puis \mathcal{S}_0 demande confirmation à \mathcal{S}_1 .

On peut représenter tout cela sous forme de schéma : l'assertion, c'est :

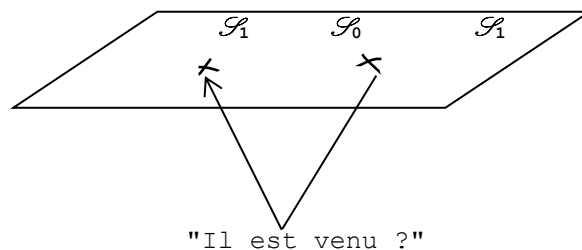


l'interrogation :

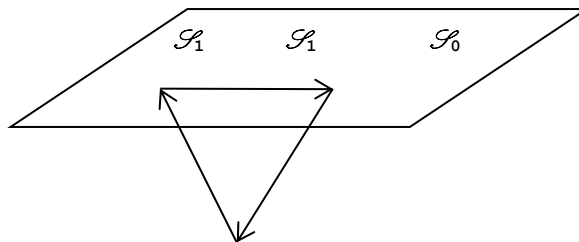


« Il est venu ? » : Pas de réponse → « Il est venu ? » etc.

Dans un cas on part d'un **préconstruit** et on cherche à ramener \mathcal{S}_1 au niveau de \mathcal{S}_0 , i.e. à la valeur que l'on souhaite



Dans l'autre cas, on part d'un préconstruit de \mathcal{S}_1 et \mathcal{S}_0 demande à \mathcal{S}_1 de confirmer ce qu'il a dit et qui ne correspond pas à ce qu'il attend.



Il y a "parcours" sur les valeurs possibles, entre les trois plots. Peut-être serait-il bon de redéfinir ce terme ici.

2°) Rappels sur la notion de parcours

La notion de parcours est liée à la construction d'une classe d'occurrences abstraites d'une notion. On parlera de parcours de la classe K. Vous la parcourez sans que vous vouliez ou puissiez vous arrêter à une valeur distinguée parmi les autres valeurs. Dans certains cas, vous ne pouvez pas et vous aurez éventuellement recours à autrui ; dans d'autres, vous ne voulez pas, et vous allez avoir une modalisation sans recours à autrui.

Si je dis : « Qui a touché à la crème ? »

j'ai : ()----- ? »

je vais construire la classe des occurrences assignables à cette place, qui sont des représentations, i.e. : tous les "un"s qui...

()_k ∈ () a touché à la crème

puis une opération d'extraction par laquelle vous allez extraire une occurrence que vous allez désigner éventuellement par son cardinal, ou des propriétés existentielles ... et ceci donne l'occurrence prise sur la classe d'occurrences.

()^{Q₁} ∈ ()_k ∈ () a touché à la crème

S'il y a assertion, ça donnera :

Quelque un...

"un" est le représentant de la classe d'occurrences, que l'on retrouve comme vestige en français, qui paraît que dans certains cas avec 'aucun', 'quelqu'un', 'quelques-uns', 'les uns'.

Q_{t1} renvoie à du quantitatif (Q_{nt}) - qualitatif (Q_{lt}) "Quelque" signifie 'peu importe qualitativement lequel', ou 'je suis incapable de dire qualitativement lequel', en tout cas une occurrence **non nulle**.

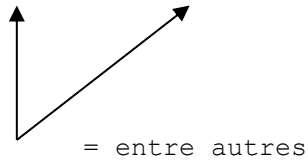
"Quelqu'un" signifie 'ça n'est pas personne'. Si j'ai recours à autrui : "Qui a touché à la crème !" j'ai alors parcours sur tous les Q_{t1} : tel ou tel ou tel. 'Tel' renvoie à rien d'autre qu'une représentation par laquelle je désigne une valeur totalement abstraite.

Je peux également dire "quelqu'un, n'importe qui". Ce faisant, je renforce le parcours qualitatif : 'Qui' signifiant 'telle ou telle ou telle personne', 'n'importe qui' équivaut donc à 'n'importe quelle personne : telle ou telle ou telle'. Il y a une valeur non nulle que je ne peux pas préciser. Je marque donc que je suis contraint dans mes spéculations à indiquer que j'ai un parcours sur les valeurs qualitatives. Marquant explicitement que j'ai plusieurs valeurs envisageables je suis obligé de modaliser et j'aurai :

"N'importe qui a **pu** toucher à la crème"

*N'importe qui a touché à la crème.

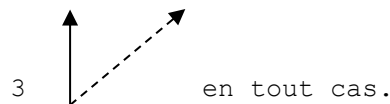
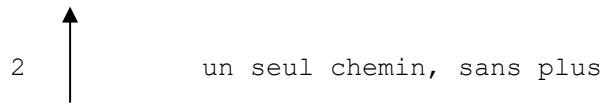
En expliquant le parcours, on est obligé d'introduire une bifurcation avec 'pouvoir' :



par rapport à : 1



= assertion car aucune distance ne nous permet de construire une frontière.



De même * « N'importe qui a bien pu toucher à la crème ».
Mais « qui a bien pu toucher à la crème ? »

'Bien' indique l'identification, mais aussi l'issue - et dans le cas que nous avons ici, **bien** indique le parcours entre des occurrences de représentations d'assertion. En disant 'qui' on renvoie à toute la classe des valeurs assignables ; avec 'pouvoir' il y a plusieurs valeurs, et 'bien' est le marqueur de l'opération par laquelle vous parcourez la classe d'occurrences assignables. Avec « n'importe qui » ça ne marche pas, car vous avez des propriétés de type 'quelqu'un' qui font que vous vous arrêtez à une valeur, et d'un autre côté, vous n'avez pas un parcours strict, ce qui fait que c'est incompatible avec 'bien'.

☞.☞.☞.☞.☞.

Vous pouvez avoir ensuite : **parcours avec totalisation**. L'opération de totalisation porte, dans beaucoup de langues, sur la relation prédicative alors qu'en français, on peut avoir l'impression qu'elle porte sur un des arguments. Mais on peut travailler quand même sur le français avec :

"les chiens sont des mammifères"
et "tout chien est un mammifère"
"tous les chiens sont des mammifères"

Dans "tout chien..." ça signifie "pourvu que je me donne une représentation par laquelle je signifie <être chien>, cela renvoie à un prédicat qui a comme propriété de renvoyer à un autre prédicat qui est <être mammifère>".

Dans ce cas, cela donne très souvent une valeur déontique : "Tout chien mange Xg de viande" signifie "tout chien **normalement...**" On a une relation **nécessaire** avec un seul chemin. Il n'y a pas d'infraction que je pose. Lorsqu'il s'agit d'animés humains, cette relation nécessaire se colore souvent de valeurs **déontiques** qui sont liées à des problèmes institutionnels. Très facilement je passe d'un discours de constat à un discours normatif avec des connotations d'ordre juridique : ce qui est bon, ce qui doit se faire ...

En tout cas, j'ai bien une opération de parcours dans la mesure où je me construis une classe d'occurrences abstraites de <être chien> i.e. ce qui est un chien typique.

☞☞☞.☞☞☞.☞☞☞.☞☞☞.☞☞☞.

3°) "Est-ce qu'il est venu ?"

on a "il est venu", "est-ce" et "que"

On représentera "il est venu" par λ (= relation prédicative)

$\langle \lambda \in [] \rangle$

"il est venu" va être **situé** (c'est comme s'il y avait Sit₂) et je vais vider cette place. Dans ce cas, j'ai un phénomène de reprise du type "il fait mauvais - C'est vrai qu'il fait mauvais". Quand j'ai ce phénomène de reprise il y a en général une modalité et je vais avoir une complétive introduite avec 'que'. Les crochets [] signifient que je travaille avec un symbole, Sit₂ en l'occurrence, mais tel que je l'ai vidé par rapport à une assignation définie.

Si je dis "qu'il soit venu", "**qu**" est **l'image de l'énonciateur**. Quand on reprend, on reprend au moyen d'un symbole qui prend des allures assez variées selon les langues. On aura soit un démonstratif, soit un relatif, soit un élément qui représente une identification entre deux termes comme en grec, ou dans les langues slaves, bulgares et autres, avec 'da'.

Je pose "il est venu" et j'effectue une opération de reprise par rapport à laquelle je fais comme si je la vidais de tout l'appareil énonciatif : c'est la reprise de quelque chose qui n'est plus une assertion mais qui a toutes les propriétés d'une assertion. C'est ce qui apparaît avec : 'qu'il est venu' ; ensuite je pose un parcours sur la possibilité de repérer par rapport à tout le système de coordonnées énonciatives : "est localisable" par rapport à, "est identifiable à". En français, cela renvoie à : "c'est le cas" ou "ce n'est pas le cas".

$\langle \lambda \in [] \rangle \in, \notin \text{ Sit}$

« est » ou « n'est pas ».

Lorsque vous avez : '**interlocution**', vous aurez

$\langle \lambda \in [] \rangle_{\mathcal{S}_1}$

\mathcal{A} en bas indique que je pars de cette espèce d'assertion désassertée d'autrui, et ça me donne : "est-ce qu'il est venu ?" et je retrouve l'autre partie sur 'est ou n'est pas le cas'. Et ensuite les trois plots (cf p.69)

« Tu me dis qu'il est venu. Est-ce le cas ? »

Et en partant d'autrui, je retourne à autrui.

Par ailleurs vous ne pouvez pas avoir la demande de confirmation de soi-même, du type :

$$\langle \lambda \in [] \mathcal{S} \rangle \in, \notin \text{Sit}$$

car vous assertez que \mathcal{S} a **affirmé** quelque chose et ensuite qu'il demande concernant son assertion si elle est vraie ou non.

Cela vous permet de comprendre pourquoi vous n'avez que deux

{ possibilités avec : « Est-ce qu'il est venu ? »
degrés délimités

La première est celle que j'ai exposée en premier ci-dessus. Si maintenant je mets \mathcal{A} et \mathcal{S} , je vais pouvoir dire à \mathcal{A} : « **tu** as affirmé ».

4°) « Est-il venu ? »

Passons au cas n°3 : C'est celui de "Fait-il chaud ?"

$$\langle \lambda \in () \rangle$$

Je mets () car il n'y a **pas** d'opération de désassertion. C'est la relation prédicative posée sans possibilité de biaisage par rapport à autre chose : c'est véritablement **la construction du domaine notionnel** (p, p') sans qu'il y ait eu une assertion préliminaire possible, sans que je puisse mettre \mathcal{S} , \mathcal{A} . Ça vous donne une seule possibilité : la question équi-pondérée.

Mardi 14 février 1984

Je voudrais revenir sur certaines notations utilisées la semaine dernière, et tout d'abord sur celle-ci :

$$\lambda \in []$$

Il s'agit de poser le problème de l'assertion, puis de la désassertion, lorsqu'on a une **forme** assertive compatible avec l'interrogation, soit équi-pondérée soit biaisée ; de fait, nous devons avoir une certaine confiance dans les marqueurs : toute démarche de type linguistique est fondée sur une certaine confiance dans une relation entre les représentants et les phénomènes auxquels nous n'avons pas un accès direct.

L'assertion est un concept métalinguistique ; et de même que nous pouvons construire une assertion, nous allons pouvoir dés-asserter à un certain moment ; par exemple dans un phénomène de **reprise**.

Nous devons toujours travailler sur des **formes**, alors que la **pragmatique** travaille sur les **effets**, sur les emplois et elle se préoccupe assez peu des formes autrement que comme de simples vecteurs qui portent des significations. Ce qui nous importe, à nous, c'est de voir comment on passe d'une forme à une autre, comment on va introduire telle valeur par superposition de deux formes, i.e. une modulation.

Pour qu'il y ait assertion, il faut un domaine notionnel. C'est ce que représente $\langle \lambda \rangle$ = une notion, sur laquelle je vais construire un domaine. Dans le cas d'une notion prédicative au sens de **notion de relation prédicative**, on a une lexis. Quand je mets $\langle \lambda \rangle$, ça pourra être la valeur (p, p'), ça va pouvoir être posé de façon positive ou négative pour simplifier. Lorsque nous avons assertion, nous voyons que ce domaine notionnel, qui est une représentation d'un paquet de représentations possibles, va être situé par rapport à tout notre dispositif Sit (i.e. Sit₂, Sit₁, Sit₀) : il va être repéré par rapport à un système subjectif (locuteur et énonciateur) qui prend à son compte et se porte garant, et par rapport à un système de coordonnées spatio-temporelles et par S₂ sujet de l'énoncé, ce qui me permettra de dire que telle relation est validée pour tel moment, ou dans le cas du générique, pour toute occurrence que je puisse produire.

Le fait même d'avoir construit un repérage par rapport à Sit₂, Sit₁, Sit₀ va me forcer, dans le domaine notionnel, si j'ai affaire à une assertion, à choisir une valeur et une seule : on opère un filtrage sur $\langle \lambda \rangle$.

Un énoncé est un **construit théorique** : c'est par le repérage d'une relation prédicative par rapport à Sit que l'on produit un énoncé.

La **lexis** est à la fois un **contenu propositionnel** et un **schéma vide, abstrait**.

Lorsque j'écris : $\lambda \in \text{Sit}$, ça fonctionne en fait comme si j'avais $\lambda \in () \text{Sit}$, et selon le cas, ça va avoir une valeur, ou bien ça va être comme si j'avais une variable et ça renvoie, un peu comme le schéma, à une abstraction, ou bien encore ça va avoir une valeur et je vide la place, ce que j'indique par les crochets [] : je mets cette valeur en suspens.

C'est ce que nous trouvons dans les relatives

Ex. : « L'homme qui est venu s'appelle Z. »

A un moment on a la possibilité de dire :

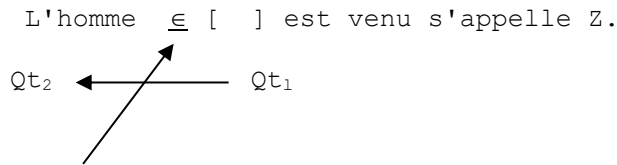
« Un homme est venu. Il s'appelle Z. »

ensuite je vais mettre : [] est venu

[] pour indiquer que j'ai ici une valeur assignée à une place, je vide cette place et je réutilise la valeur assignée éventuellement.

Je vide 'un homme' et je mets : [] est venu.

Comme j'ai une deuxième occurrence, 'un homme' est une première occurrence, c'est l'opération d'extraction. Et Qt_1 . Qt_2 est l'opération de fléchage doublée d'une identification. Cela donne :



J'introduis ici le symbole de repérage. La reprise est repérée par rapport au terme à partir duquel j'ai construit la relation (**ce symbole signifie que ce qui est à gauche est repéré, et ce qui est à droite, repère**).

Quand j'ai $\underline{\epsilon}$ [] je vais nécessairement avoir en français ce qu'on a appelé "qu-" ou en anglais "wh-".

Ce type de relation, nous le retrouvons quand nous construisons, puis déconstruisons, une relation de telle manière que nous en reconstruisions une autre.

Si je mets : « l'homme qui est venu (car un homme est venu), cet homme s'appelle Z ». On voit qu'on part de "un homme est venu" : vous construisez "l'homme qui est venu", et puis d'un autre côté vous construisez "cet homme s'appelle Z".

Maintenant, si à partir de la désassertion, je construis une interrogation, ça nous donne :

$\langle \lambda \underline{\epsilon} [] \text{Sit} \rangle \underline{\epsilon}, \notin \text{Sit}$

En fait j'aurais dû noter : $() \text{Sit}$.

Pour une valeur définie de Sit_2 , " $\underline{\epsilon}, \notin$ " signifie « est ou n'est pas localisé », i.e. « est ou n'est pas le cas. »

Note :

Je rappellerai ici $\underline{\exists}$ valeur miroir, duale. Vous avez une relation qui n'est **pas** déterministe, au sens le plus large de la négation : elle peut l'être, elle peut ne pas l'être.

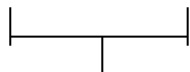
Pour la valeur de $\underline{\epsilon}$, on peut avoir ω , la valeur de rupture ou valeur décrochée, et * qui est ou l'un ou l'autre, ou ni l'un ni l'autre.

Si je veux construire une complétive, j'ai :

$\langle \lambda \underline{\epsilon} [] \text{Sit} \rangle$

puis j'ai une reprise que je fais à partir de cela :

$() \underline{\epsilon} \langle \lambda \underline{\epsilon} [] \text{Sit} \rangle$



que

ou *that* / \emptyset en anglais

Très souvent, c'est un élément qui est soit proprement relatif, soit de l'ordre du déictique, car vous avez une relation

d'identificateur strictement terme à terme.

Si je dis : "donne-moi cette montre" en la montrant, et qu'il y en a une seule, c'est cette montre-là qui est ici ; s'il y en a plusieurs, c'est celle que je montre, alors que si je dis : "donne-moi la montre" et qu'il y en a plusieurs, ça n'est pas clair.

5°) Interro-négative : « n'est-il pas venu ? »

Il faut avoir en tête le problème de la relation, dans la came, avec **la forme positive** renvoyant d'un côté à la valeur positive, et de l'autre, renvoyant au **domaine** (i.e. valeur +, valeur -) :

« il est venu » \Rightarrow < il est venu >

"il est venu" sert de **représentant à tout le domaine**.

Dans le cas de 'est-il venu', ça ne peut en aucun cas être assertif il peut se trouver dans : "sans doute est-il venu", "peut-être est-il venu", vous avez une modalité. Vous pouvez l'avoir dans une valeur hypothétique : "est-il venu, je m'en vais". Mais ce qui est très net en français c'est qu'on peut avoir : "alors arrive mon père."

mais *arrive-t-il	}	sont impossibles
*arrive-ça		

"Est-il venu" est de ce point de vue une forme très particulière qui est construite de telle façon qu'elle est un marqueur, un index que quelque chose s'est passé et qui est un certain type de relation : j'avais « il est venu » donc j'en tire une représentation métalinguistique : < il est venu > puis : est-il venu ?

De là je peux avoir : il est venu (= oui)

et il n'est pas venu (= non)

Dans le cas de **l'interro-négative**, si je pars de < il n'est pas venu > j'en tire : n'est-il pas venu ?

Et alors que j'avais les deux cases p et p' libres dans la relation de came avec : « est-il venu », ici, partant de : 'il n'est pas venu,' je suis ramené à : « n'est-il pas venu ? », ceci me ramène à « il est venu », et **uniquement** à « il est venu ».

La norme positive servant de représentant des deux valeurs, quand on part de la forme positive mise à la forme interrogative, on a les deux possibilités. Mais lorsqu'on part de la forme négative mise à la forme interrogative, il ne reste plus qu'une seule possibilité car **la forme négative n'est pas le représentant des deux valeurs** (- et +).

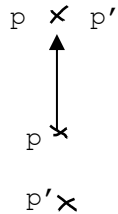
☺☺☺.☺☺☺.☺☺☺.☺☺☺.☺☺☺.

Nous adopterons la même démarche pour :

« est-ce qu'il est venu ? » = est-ce bien ce qui s'est produit ?

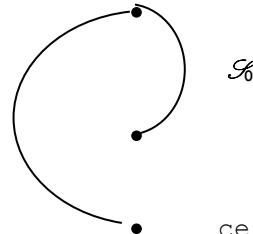
Partant de "c'est", j'en tire < c'est > d'où je tire : 'est-ce'.

« Est-ce » renvoie à oui / non et correspond à **un parcours sur les possibles** d'où l'impossibilité de : « il est venu, *est-ce ? » alors que 'n'est-ce pas' biaise la question et correspond à oui - Avec « est-ce » nous partons de 'c'est', représentant de (p, p') donc avec l'interrogative, ça n'est pas interprétable comme biaisé, comme une assertion. Avec "est-ce" je remonte au plot supérieur :



Avec '**n'est-ce pas**' je pars de : 'ce n'est pas' et ça n'est plus équi-pondéré mais **biaisé du côté positif**.

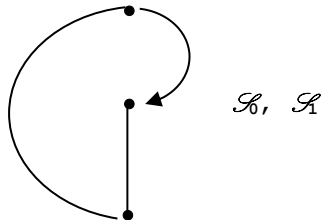
Ex. N'est-ce pas qu'il pleut ?



ça me renvoie à mon état suspendu.

ce n'est pas ℒ et

Dans le cas de la surprise avec : "il est venu ?", ℒ et ℒ sont en p :



Quand vous biaisez, vous ne pouvez plus parcourir tout le domaine.

Mardi 21 février 1984

Dans un cas nous partons de quelque chose qui a la **forme** d'une assertion. A partir de cela, nous construisons une **forme** de départ et une **valeur** de départ. La forme de départ c'est : **il est venu**, et en ajoutant le marqueur prosodique, j'ai une interrogation biaisée : "il est venu ?" : lorsque je pense qu'il est venu et que je demande confirmation.

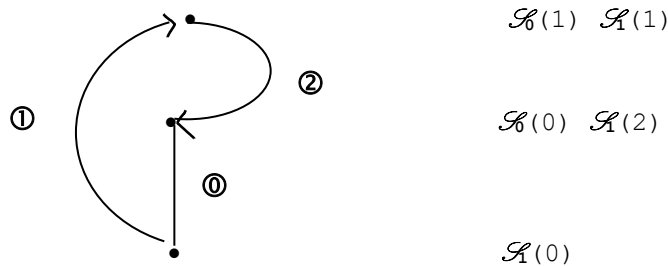
Dans "est-ce qu'il est venu ?", "qu'il est venu" n'est ni positif ni négatif en soi, il a une **forme** positive ; « qu'il soit venu m'étonne », « **qu'il soit venu** est impossible » **n'est pas plus en tant que valeur positif que négatif**. On retrouve les mêmes problèmes qu'avec « épaisseur » par rapport à « épais », qui renvoie à « épais » ou « mince ».

"Est-il venu ?" ne peut être membre d'une assertion. Le problème est de savoir d'où on part. Avec l'interrogation, nous construisons une relation entre \mathcal{S} et \mathcal{A} et nous **mettons en question** soit une relation dont nous ne savons pas si elle est validée ou non, soit ce qui a été dit par autrui. On a :

- 1) je ne peux pas répondre : est-ce cela ou n'est-ce pas cela.
- 2) tu dis que c'est cela ; peux-tu confirmer ce que tu viens de dire ?
- 3) en dernier lieu je pense cela : peux-tu confirmer ce que je viens de dire ?

Avec « n'est-il pas venu », je vais reconstruire la **forme** de départ, d'origine \Rightarrow il n'est pas venu. Je vais poser que cette séquence est située par rapport à un locuteur-énonciateur et dans ce cas, comme je pars de l'interrogation, je vais indiquer que c'est repéré par rapport à Sit_2 et \mathcal{A} - et « il est venu » est repéré par rapport à \mathcal{S} . Ceci me donne l'état 0. De l'état 0, je passe à 1 : n'est-il pas venu, et de 1 à 2 : 'il est venu', que j'indique entre guillemets simples car je désigne la **valeur**.

Ceci est une manière de procéder avec des relations **de forme**. C'est une **simulation d'échange**, une **représentation**. (cf. p.65)



Ça amène \mathcal{A} , quelle que soit sa position, à éventuellement être ramené à un point qui est le point 2^e "coup", celui par rapport auquel vous avez eu construction de la relation puis un déplacement, et il faut forcément être ramené à un point neutre.

Vous avez ici cette valeur qui consiste à dire : "nous sommes bien d'accord pour dire qu'il est venu."

☞☞☞.☞☞☞.☞☞☞.☞☞☞.☞☞☞.

J'ai toujours parlé dans ce cas de locuteur-énonciateur, car on ne peut pas dire : j'ai d'un côté quelqu'un, une personne physique, qui pense quelque chose et de l'autre une autre personne physique, qui pense autre chose. C'est un système qui, pour fonctionner avec stabilité et permettre un foisonnement de valeurs, doit être ramené à des relations très rudimentaires avec un point neutre et deux plots, deux positions. Pour fixer les idées, j'ai mis \mathcal{S} et \mathcal{A} , parce que c'est vrai qu'il y a bien quelqu'un qui pose la question, quelqu'un qui reçoit la question et c'est celui dont on attend la réponse en règle générale. C'est-à-dire qu'on a des phénomènes qui sont des phénomènes de **locution** et on a des phénomènes **d'énonciation** au sens de représentation et de construction de domaines sur lesquels on opère.

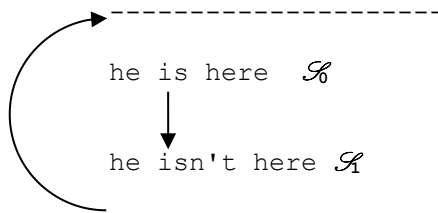
Dans le cas de la question équi-pondérée : **est-il venu ?** et pour une raison qui est liée à ce problème de la came, vous avez un terme positif qui fonctionne **soit** comme le terme ayant la valeur positive, soit comme le représentant de la relation en dehors de toute valeur spécifique assignée, i.e. représentant de la valeur positive-négative :

A partir de **est-il venu** je vais avoir soit : **il est venu** $\in \mathcal{A}$, soit \langle il est venu, pas venu \rangle propre à \mathcal{B} s'adressant à \mathcal{A} . De là, on passe de 0 à 1 puis à 2 et puis on recommence car **il n'y a pas de \mathcal{B} ni de \mathcal{A} en 1 ou 2 qui soit anticipé, qui soit préconstruit.**

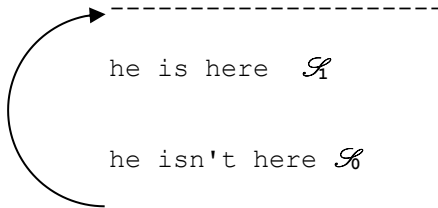
Concernant "n'est-ce pas ?", on a une question biaisée négative ; c'est en fait une demande de confirmation. Et le problème des **tags en anglais** découle très facilement de tout cela.

- He is here, isn't he?

On reconstruit l'interrogation comme provenant de \mathcal{A} et ça vous ramène à la case qui n'a pas été occupée par \mathcal{A} :



- He isn't here, is he?



Avec "vraiment", "hein" ?

« Ah tu es content, vraiment ! »

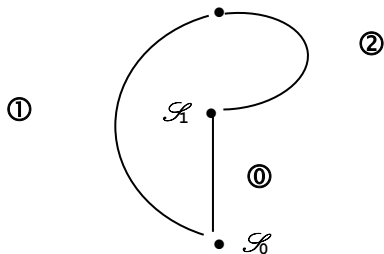
« Ah tu es content, hein ? »

« I'm glad. »

« - Oh you are. »

ou « - Oh are you? »

On reprend en écho. On demande à \mathcal{A} de reconfirmer qu'il a bien dit ce qu'il a dit :



'Ah tu es content' est attribué à \mathcal{S} ; \mathcal{S} dit : 'je pense que tu n'es pas content', et donc demande de reconfirmer.

Avec « Ah tu es content, peut-être ? » c'est la même chose mais cela signifie « irais-tu jusqu'à dire que ... » ou « comment pourrais-tu aller jusqu'à dire que... ». Par ailleurs, on se situe plus nettement en (p') qu'avec « vraiment ».

Mardi 6 mars 1984

PROBLEMES DE MODALITE

Nous articulerons la classification autour de deux points centraux : d'un côté, la relation inter-subjective, de l'autre le problème de la quantification/qualification.

Pour la relation inter-subjective, nous aurons deux cas de figure possibles :

a. d'un côté, une relation énonciateur - co-énonciateur de telle façon que l'énoncé produit ou reconnu soit organisé autour de l'énonciateur et de lui foncièrement : un énoncé est produit, grâce auquel vous évoquez - ou vous renvoyez à un état de choses de telle manière que celui qui a produit l'énoncé se porte garant - donc prêt à défendre contre autrui ce qu'il a dit : c'est traditionnellement l'**assertion**. Dans ce cas il y a nécessairement relation inter-subjective et peut-être faudrait-il corriger sur ce point ce qu'a dit Benveniste : il faudrait parler d'**inter-subjectivité dans** le langage. La relation entre sujets est centrée, ramenée à l'énonciateur qui se porte garant et elle est donc articulée, organisée, centrée, ramenée à lui de façon foncière.

b. 2ème point : c'est lorsque la relation au co-énonciateur joue un rôle fondamental - qu'il s'agisse de problèmes de causation, de coercition, de désir exercé soit sur soi-même, soit sur autrui.

Si je disais, comme il m'arrive de le dire parfois, "force modale nulle", ça n'est pas vrai : une assertion a une force modale. Simplement, dans la force modale de la relation inter-subjective telle qu'elle apparaît dans l'assertion, il n'y a **pas d'action directe** envisagée sur autrui. Ex : « Ton frère est sorti à 5 h ». D'un autre côté, je ne dis pas : « Tu **dois** sortir à 5 h » ou « je **veux** sortir à 5 h que cela te plaise ou non » ou « je vais faire sortir ton frère à 5 h ».

Nous avons donc dégagé les modalités 1 et 4 ; 1 : assertion, 4 : force causale.